

Lorsque j'étais bénévole dans une paroisse de Caritas au Mexique, le public que nous accueillions était constitué de mères seules, de personnes âgées isolées, et parfois de migrants d'Amérique centrale qui reprenaient leur souffle avant de continuer leur route vers le Nord. Cela m'a donné le goût pour le travail social - le contact humain solidaire dans le respect de la dignité d'autrui.

C'est donc tout naturellement que j'ai choisi de réaliser une mission de service civique dans le Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile de l'AAJT. J'avais besoin de participer à une œuvre sociale, d'être en lien direct avec des personnes en besoin d'assistance, de contribuer utilement à la société. Puis, à défaut de partir à l'étranger, ce sont les étrangers qui viendront à moi, pensais-je.

Je m'imaginai faire mille choses avec ces jeunes de mon âge. Leur apprendre notre parler, leur donner le goût de nos mets, leur faire découvrir notre culture... Les sortir aller voir des spectacles, leur faire faire du théâtre, les faire courir le samedi... Les projets d'un père pour ses enfants... Nous avons fait un peu de ceci, et beaucoup de cela, mais j'étais à mille lieues de savoir ce qui m'attendait vraiment.

Travailler au contact de ces demandeurs d'asile m'a d'abord enseigné l'humilité et le respect face à des situations d'une précarité criante. Il y a la précarité économique, mais surtout la précarité administrative : se rend-t-on compte du nombre de papiers et de rendez-vous qu'il faut pour se voir reconnaître une protection internationale ? On finit par devenir philosophe à patienter de si longs mois...

J'ai appris à créer des opportunités et à ouvrir des portes. Il y a d'abord ces jeunes qu'il fallait motiver pour participer à des activités diverses, mais aussi les partenaires. Beaucoup d'acteurs et d'individus s'intéressent à la question des demandeurs d'asile, mais combien sont prêts à s'investir pour de vrai ? Certains partenariats auxquels j'ai contribué me survivront peut-être, et beaucoup d'autres ont été des échecs. Mais c'est grâce à l'erreur qu'on apprend à mieux faire les fois suivantes.

La chose que j'ai le plus appréciée au cours de mon expérience à l'AAJT a été le côté interculturel, ces échanges permanents avec des représentants de cultures si lointaines et pourtant pas si étrangères. L'hospitalité ne connaît pas de frontière, et les plus démunis sont bien souvent les plus généreux. J'ai été invité à de nombreuses reprises pour manger un kabouli palaw, un asida, ou simplement prendre le thé chez ceux qui sont devenus presque comme des amis.

Enfin, si je possédais déjà la qualité d'être organisé dans mon travail, ces demandeurs d'asile m'auront appris à agir à l'improviste. Les afghans et soudanais me disaient régulièrement « Inch'allah ! » (*si dieu le veut*), et moi je dis désormais que quand quelque chose semble tomber à l'eau, ce n'est vraiment pas le moment de baisser les bras !

Aujourd'hui, de tous ces jeunes dont j'ai croisé l'itinéraire, je garde le souvenir, et de certains l'amitié même. Ils m'ont fait grandir, et m'ont conforté dans mon choix de vie professionnelle. J'ai complété mon Master en Action et Droit Humanitaires, j'ai réalisé un stage au sein de l'ONG Première Urgence Internationale, et je m'appête à partir sur le terrain pour mener des projets d'aide humanitaire d'urgence et de développement.

Je recommande à tous les jeunes intéressés par la solidarité, la question des migrations, et celle de l'intégration, de réaliser une mission de service civique au sein du CADA de l'AAJT. C'est une expérience qui donnera des perspectives supplémentaires à votre vie.

Jason Arthaud